

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

V

UNE NOUVELLE EXPLICATION

(Suite.)

Il y eut, cependant, un côté de sa nature qu'elle ne put dissimuler. Un mot, un regard dédaigneux lui causait une véritable torture. Mais elle mit tous ses efforts à dissimuler ses émotions, et à répondre soit par un sourire, soit par un mot aimable, alors qu'elle aurait voulu répliquer par des traits empoisonnés.

Nous avons jugé cette petite digression nécessaire pour bien faire connaître le caractère de ce personnage qui joue un grand rôle dans notre récit.

Après que son premier mouvement de fureur fut calmé, Hélène se mit à examiner de nouveau sa position, et elle se dit qu'elle devait, dans son intérêt, continuer à se montrer attentive à l'égard de M. de Romilly.

Elle se rappela que, quoiqu'il lui eût promis une annuité de vingt mille francs, ce n'était qu'une promesse. Et si, comme il en avait laissé deviner la possibilité, il la renvoyait de la Tour-Blanche, que deviendrait-elle ? Toutes ces réflexions lui démontrèrent qu'elle devait chercher à se concilier M. de Romilly, et, pour le reste, s'en remettre à la Providence, comme elle avait dit à Ernest Rivolat. D'ailleurs, l'étranger qu'elle avait vu dans le parc, ne lui avait-il pas recommandé d'attendre, en silence et avec impatience, un résultat qu'elle obtiendrait sans y avoir une participation active ?

Cette dernière considération avait un prix inestimable. Devenir maîtresse de la Tour-Blanche, sans que personne au monde puisse la désigner du doigt comme ayant trempé sa main dans le sang pour arriver à cette haute position ! Si des hommes coupables ne reculaient pas devant le meurtre, pour satisfaire leurs passions égoïstes, que pouvait-elle y faire ? Encore une fois, ses mains ne seraient pas teintes du sang de M. de Romilly, ni de celui de Raoul, non plus que de celui de la pauvre petite Béatrice, dont la figure pâle, illuminée par les rayons de la lune, se présenta en ce moment à son esprit et la fit frissonner. Mais, disons-le, l'émotion qu'elle ressentit, n'était pas de celles qui auraient pu la décider à s'interposer et à sauver la vie de l'enfant.

Non, ce ne serait pas elle qui serait coupable, mais les mercenaires qui frapperaient le coup. Et elle trouvait de la consolation dans cette pensée malheureusement pour elle, parce que son cœur s'endurcissait d'autant et devenait plus inflexible dans sa résolution.

Qu'importe si elle payait quatre cent mille francs au docteur Vargat pour un service secret ? Elle les lui payerait, non parce qu'il aurait fait disparaître de son chemin des obstacles qui, sans lui, auraient été insurmontables, mais parce qu'il lui plaisait de récompenser magnifiquement ceux qui se montreraient ses amis au moment où elle hériterait du château.

Elle avait la certitude d'être informée des accidents au fur et à mesure qu'ils se produiraient. Il lui suffirait de savoir que ceux qui étaient entre elle et le rang qu'elle voulait atteindre, avaient cessé d'être. Elle n'aurait même pas à questionner Vargat, et elle prit même la résolution, dans le cas où celui-

ci voudrait lui donner des explications, de refuser de l'écouter. C'était son secret et elle ne désirait pas le connaître. Qui sait même s'il ne mourrait pas soudainement, emportant ce secret avec lui dans la tombe.

Une chose certaine, c'est que, quand on laisse le diable prendre une place à côté de soi et nous parler bas à l'oreille, il ne manque jamais d'en tirer profit.

Hélène lutta quelques instants contre les meilleurs sentiments de sa nature, mais elle calma les faibles remords de sa conscience, en se disant qu'après tout, aucun acte de sa part, pas même le paiement des quatre cent mille francs à Vargat,—ne la lierait aux crimes qui feraient d'elle une femme riche et puissante.

Elle se mit dans son lit, mais ce ne fut pas pour y trouver le sommeil, ni même le repos, et elle avait un air fatigué, anxieux, quand elle se présenta, le lendemain matin, dans le cabinet de M. de Romilly.

Toutefois, elle avait soigneusement étudié son rôle avant de sortir de sa chambre. Elle croyait soupçonner qu'elle était la nature de la communication que le baron avait à lui faire et elle espérait être en mesure d'y répondre avec avantage.

Elle avait compris qu'elle devait à tout prix se le concilier. Il était d'une importance vitale pour le succès de ses projets, qu'elle restât à la Tour-Blanche, et elle était résolue à ne pas quitter le château sans y être absolument contrainte.

Elle se figura que M. de Romilly la considérait comme étant étourdie, capricieuse, mais non comme étant coupable et ayant dans la tête un projet quelconque. Son intention était de le confirmer dans cette opinion.

Le baron la reçut gravement et elle répondit à cet accueil avec un air de tristesse qui ne pouvait manquer de le frapper.

Ce fut en fronçant légèrement les sourcils qu'il lui indiqua un siège. Elle se laissa tomber dessus et attendit en silence ce qu'il avait à lui dire.

—Vous êtes pâle, Hélène, commença-t-il avec une légère hésitation. Vous paraissez être troublée. Vous avez, j'en ai peur, passé une mauvaise nuit.

Elle baissa la tête affirmativement, mais sans parler.

—Je pourrais très-probablement en indiquer la cause, continua-t-il.

—Cela ne serait pas difficile, monsieur, répondit-elle en tenant les yeux baissés et avec une tristesse simulée. Je suis orpheline, et sans vous, je serais sans asile et sans amis. Vous m'avez témoigné de la bonté de mille manières et vous m'avez inspiré des sentiments que toute la reconnaissance du monde ne saurait exprimer. Or, il se trouve que j'ai encouru votre disgrâce. Permettez-moi de vous assurer, mon cher et excellent oncle, que c'est malgré moi et sans intention que j'ai eu ce malheur. Je regrette ma faute, quelle qu'elle soit ; je la regrette et je ferai tout pour la faire oublier. J'ai passé une nuit sans sommeil, car, en vérité, je ne connais pas de plus grand chagrin que celui d'avoir cessé de mériter la sympathie que vous avez toujours témoignée à votre pauvre Hélène.

Elle prit son mouchoir et le porta à ses yeux.

Le baron se leva et arpenta l'appartement en proie à une agitation et en jetant de temps à autre un regard furtif sur elle, tandis qu'elle restait assise sur sa chaise et pleurait silencieusement.

—Hélène ! s'écria-t-il enfin, voilà un ton bien différent de celui que vous avez pris avec moi hier soir, lorsque je vous ai ren-

contrée dans le corridor conduisant à votre chambre.

Elle leva vers lui des yeux mouillés de larmes.

—Monsieur le baron, répondit-elle avec une vivacité simulée, je ne suis qu'une faible fille, avec un esprit fier et intraitable. Je sais que je dépends de votre bonté, mais je ne puis oublier que j'ai été autrefois dans une position différente, et je ressens cruellement les allusions faites, même involontairement, aux changements survenus dans ma situation. Je... je... je... suis seule le champion de mon honneur, monsieur ; et, quand je me trouve exposée à des ricanelements et que ma conduite est un objet de soupçon, j'avoue que je me suis sentie profondément blessée et que je me suis peut-être montrée plus impérieuse et moins respectueuse qu'il ne sied à une pauvre fille placée si bas que je le suis.

—Hélène ! s'écria le baron en levant la main d'un air suppliant.

Elle se tut immédiatement, et il s'opéra un changement sur ses traits, quand elle observa la rigidité du baron.

—Hélène ! répéta-t-il au bout d'une pause, vous vous êtes placée dans une position où il m'est impossible de raisonner avec vous ; je n'essayerai donc pas de le faire. Je dois, toutefois, me défendre d'avoir fait des allusions dans le sens que vous dites ou d'avoir jamais prononcé un mot contre vous. La seule chose que j'aie voulu faire, c'était de vous bien faire connaître votre situation actuelle et vous mettre en garde contre le monde. Je n'ai aucun désir de revenir sur une conduite qui m'a fait, je l'avoue, beaucoup de peine, parce que les quelques remarques que vous venez de faire me décident à mettre tout de suite à exécution une idée que j'avais conçue. Nous laisserons le passé dans l'oubli, nous jetterons au vent la colère que j'ai ressentie et j'espère qu'après cela vous me croirez, Hélène, aussi bien disposé que jamais à votre égard.

—Mon cher oncle ! s'écria-t-elle avec un accent de reconnaissance parfaitement simulé.

Le baron ne tourna pas les yeux de son côté. Le regard qu'elle lui adressait fut donc perdu. Il continua :

—Je m'aperçois plus clairement que jamais, d'après ce qui s'est passé aussi bien que d'après les observations que vous venez de faire vous-même que votre position ici est normale. Elle doit vous être fréquemment pénible, elle continuerait à l'être et elle ne pourrait qu'être préjudiciable à votre avenir.

Elle sentit le sang lui monter au front et puis refluer à son cœur.

Qu'allait-il arriver ?

—Je suis, en conséquence, résolu, continua le baron, à changer complètement l'état des choses ici.

Elle avait les joues livides, mais elle ne dit rien. Il lui aurait été impossible de trouver une parole.

—Pour moi, poursuivit M. de Romilly en arpantau l'appartement et en ayant l'air de s'adresser à lui-même plutôt qu'à Hélène, il y a longtemps que cette maison n'est autre chose qu'un mausolée,—un tombeau où reposent dans la mort non-seulement ceux qui me furent les plus chers, mais aussi mes plus tendres et mes plus doux souvenirs. J'erre d'une chambre à l'autre le cœur brisé et las de la vie. Je vois le visage de ceux que j'ai aimés dans chaque portrait, dans chaque statue, au milieu des ombres de chacun des appartements où me portent mes pieds. J'entends leurs voix dans les échos des galeries, dans le mugissement du vent